

Harold W. Lawton

NOTES SUR JEAN BAUDOIN
ET SUR SES TRADUCTIONS DE L'ANGLAIS
(1619; 1624-1625; 1626; 1648)

Bien qu'il soit assez ignoré des manuels, le traducteur Jean Baudoin est loin d'être un inconnu : son activité médiatrice lui a valu d'être cité parmi les auteurs qui mériteraient (mieux que beaucoup de rhapsodes voué à la sempiternelle redite) une place dans l'histoire intellectuelle au gré de Remy de Gourmont (t. V des *Promenades littéraires*). Cependant on oublie trop souvent – même dans des travaux le littérature comparée – que le XVII^e siècle a pratiqué des échanges intellectuels fort actifs non seulement avec l'Italie et l'Espagne, mais avec l'Angleterre. A ce titre, un examen détaillé de l'activité de Jean Baudoin, traducteur de l'anglais (ses traductions de l'espagnol ont plus connues), peut rendre des services.

On ne sait pas exactement quelle année naquit, à Pradelles, Jean Baudoin, un des premiers membres de l'Académie après avoir été lecteur de la reine Marguerite et ensuite au service du malheureux maréchal de Marillac. Malgré ces patronages, il fut forcé de gagner sa vie en maniant une plume facile. Ses écrits lui valent peu de mentions de son vivant. « Nous lui avons l'obligation, dit Pellisson, dans son *Histoire de l'Académie*, d'avoir mis en notre langue un très grand nombre de bons livres ». Malheureux pendant sa vie, on ne le laisse même pas reposer en paix après sa mort, car certains veulent démontrer, d'après le témoignage peu solide de Tallemant des Réaux, qu'il ne composa pas toutes les traductions qui arborent son nom. Du moins, Paulin Paris nous dit, en suivant Tallemant, qu'il fut prête-non ou « éditeur responsable » pour la princesse de Conti et Pierre de Boissat entre autres.

Quoi qu'il en soit, il va nous répondre, comme éditeur responsable, de trois traductions d'ouvrages anglais, lesquelles en effet parurent sous son nom.

Sa première traduction de l'anglais fut une version des *Essais* de Francis Bacon. Un examen détaillé de cette traduction, qui parut en 1619, nous permet de dire qu'il traduisit l'ouvrage de Bacon, non pas sur un texte anglais, mais sur une version italienne faite par un Anglais, Sir Thomas Mathew, et publiée à Londres

en 1618. L'ordre des essais, quelques fautes de traduction et des omissions se correspondent de si près dans les versions italienne et française que nous sommes forcés d'admettre que Baudoin a trouvé l'italien plus facile à traduire que l'anglais. Aux erreurs du traducteur italien, Baudoin en ajoute de nouvelles; il supprime quelques passages où Bacon s'exprime sur la politique ou sur l'histoire encore récente de France ; aussi ménage-t-il l'église romaine, que Bacon n'épargne point.

Malgré la concurrence d'une autre version française des *Essais*, écrite par un Anglais, Sir Arthur Gorges (*sic*), la version de Baudoin a dû plaire au public, car elle fut réimprimée en 1621 et en 1622. Puisque l'on se plaît à dire que Baudoin avait la mauvaise habitude de remanier un peu les versions d'autrui, nous avons examiné de près ces deux versions et voici nos conclusions : il n'y a aucune trace de plagiat. Quand aux mérites des traductions, celles de *Gorges* est plus serrée et correspond de plus près à l'anglais concis et puissant de Bacon; celle de Baudoin est plus coulante, mais manque de vigueur et renferme maintes erreurs que *Gorges* ne comment pas. Baudoin aurait profité de la version de *Gorges* s'il l'avait lu.

En 1626, Baudoin fit publier un volume intitulé : *Les Œuvres morales et politiques de Messire François Bacon*, contenant les *Essais*, le traité sur la *Sagesse mystérieuse des Anciens* et d'autres opuscules. La *Sagesse* avait été traduite du latin en italien en 1618 par Mathew, en anglais par *Gorges*, en français, sans doute sur l'italien, par Baudoin, en 1619. Les *Essais* ont été soigneusement revus sur le texte anglais de 1625 ou sur un texte latin; non seulement Baudoin corrige la plupart de ses erreurs, mais il traduit les essais ajoutés en 1625; maintenant, au lieu de trente-huit essais, il y en a cinquante-huit. Cependant, les passages que Baudoin avait supprimés, de parti pris, dans son édition de 1619, manquent toujours. Cette édition fut reproduite à plusieurs reprises.

Notre impression générale sur cette traduction est assez favorable, sans que nous soyons plein d'enthousiasme. Baudoin rend à peu près la pensée de Bacon, mais la grande qualité de l'anglais est perdue : sa concision, sa force, sa vigueur épigrammatique.

Après cet effort, Baudoin se dévoua à la traduction de divers ouvrages latins, italiens, espagnols; il laissa tranquille la littérature anglaise jusqu'en 1622,

quand il traversa la Manche pour préparer en Angleterre une version de l'*Arcadie de la comtesse de Pembroke* de Sir Philip Sidney, par ordre de la reine mère. Il y passe deux ans et en 1624, au mois de juin, il publiait à Paris son premier tome de l'*Arcadie*; le tome II suivit en novembre et la troisième partie parut en mars 1625. Ce grand travail lui coûta cher en labeur et en ennuis, car l'anglais lui était difficile, comme il l'avoue dans un de ses « Advertissements », et il se vit bientôt assailli par des rivaux, qui lui en voulaient du succès de son premier tome et désiraient en profiter. Ceux-ci lancèrent une « deuxième partie » de l'*Arcadie* en janvier 1625 et puis, se hâtant pour devancer Baudoin, firent publier leur troisième partie dix-sept jours avant la sienne (le 5 et le 22 mars 1625). Leur première partie ne parut qu'au mois de juillet 1625. Les deuxième et troisième parties furent traduites par M^{lle} Geneviève Chappelain, le premier tome (le dernier à paraître) le fut par un gentilhomme français, qui avait aidé Baudoin dans la première partie de sa version. De la demoiselle française qui aurait aidé Baudoin selon le dire de ses biographes, et qu'il aurait épousée ensuite, nous n'avons pas trouvé la moindre trace dans les préfaces de notre traducteur, mais ce gentilhomme, irrité peut-être par ce que Baudoin avait dit de son aide – qu'elle ne lui avait pas servi à grand chose – s'était rangé parmi ses adversaires.

La bataille engagée à la manière orthodoxe – par des avis et avertissements – ne fut pas heureuse pour Baudoin, qui semble avoir été condamné (peut-être avec son éditeur) à payer 1,200 livres de dommages-intérêts. M^{lle} Chappelain, qui avait passé plus de sept ans à la Cour d'Angleterre, avec la suite de la comtesse de Salisbury, jeta un défi à Baudoin : qu'il vînt devant des témoins compétents parler anglais avec elle ! Les rivaux se jettent des injures, des accusations réciproques de plagiat. La condamnation de Baudoin nous montre le peu de valeur des privilèges, car celui de M^{lle} Chappelain date du 1^{er} décembre 1624, tandis que celui de notre traducteur avait été accordé le 4 mars 1623 ! La protection de la reine mère, que Baudoin réclama, ne valait pas beaucoup non plus. Enfin, tous les témoignages semblent nous démontrer que, s'il y avait de la malveillance, elle existait surtout du côté des rivaux de Baudoin.

Nulle trace de plagiat ne se trouve dans les deux versions, mais nous pouvons déclarer hautement que la version de Baudoin est plus correcte, supérieure, à tous égards, à celle de ses rivaux. Tandis que Baudoin traduit les vers

de Sidney (dans des vers français qui nous semblent plats et dénués de charme aujourd'hui), M^{lle} Chappelain ne l'ose pas toujours et, quand elle s'y essaie (elle ou le gentil-homme français), ses versions sont faibles et moins coulantes que celles de Baudoin. Dans la prose, M^{lle} Chappelain raccourcit le texte et se trompe bien souvent pour une personne qui avait passé sept ans en Angleterre. Elle s'écarte de la signification de l'anglais et fausse souvent le sens. Le lecteur pourra en juger, en comparant les versions de passage, choisi au hasard :

« *Sidney* : This Clinias in his youth had been a scholar so farre, as to learne rather wordes than maners, and of words rather plenty then order; and oft had used to be an actor in Tragedies, where he had learned, besides a slidingnesse of language, acquaintance with many passions, and to frame his face to beare the figure of them...

« *Baudoin*: Ce Clinias dès sa première ieunesse auoit affetté plus-tost d'apprendre de bon mots que de bonnes mœurs. Aussi estoit-ce un grand discoureur, et qui faisoit mestier aux Tragedies de représenter divers personnages sur le théâtre. Là formant son esprit à s'estudier à un langage coulant, et à contrefaire maintes passions ausquelles il accommodoit fort bien son visage...

« *Chappelain* : Ce jeune Clinias avait assez bien étudié. Il parlait elegamment, non pas seulement sa langue maternelle; mais encore quelques langues estrangères, et avaiat suiuy les Comediens si bien qu'il estoit assez poly, et auoit l'action belle, se seruant si bien de ses yeux, que chacun faisoit estat de luy...»

Y a-t il besoin de commentaires? Nous ne le croyons pas. D'ailleurs, la hâte des rivaux à faire paraître leur version avant celle de Baudoin eut des résultats bien fâcheux : entre les premier et deuxième tomes de leur traduction, il y a une lacune de presque sept chapitres entiers! Cela ne suffit-il pas pour prouver que la version des rivaux de Baudoin est peu soignée? Elle nous présente un véritable fourmillement d'erreurs de traduction.

L'*Arcadie* de Baudoin n'est pas parfaite, car les mauvaises versions sont nombreuses; mais nous nous émerveillons qu'il ait pu, lui qui admet qu'il ne sait guère l'anglais, produire une traduction aussi bonne. Il simplifie les métaphores fleuries, souvent ampoulées, de Sidney; il découpe en phrases plus maniables les périodes quelquefois excessivement longues de l'auteur anglais, mais son style

n'en devient pas saccadé; il ne se perd pas trop dans l'intrigue compliquée de ce roman à tiroirs et il traduit la pensée de Sidney sans trop la déformer.

Cette traduction eut des répercussions en France : elle aidait à populariser ici le genre pastoral, et nous voyons paraître en 1638 une tragi-comédie de Maréchal, intitulée *Lizidor ou la Cour Bergère*, qui nous raconte les amours de Lizidor (Musidore) et Pyroclès pour les deux princesses, filles du roi Basile. Un des récits secondaires du grand roman anglais, les amours contrariées de Phalante et de Philoxène pour Hélène, reine de Corinthe, fournit à La Calprenède le sujet d'une tragédie, *Phalante*, qui parut en 1641.

Les malheurs qui avaient guetté sa traduction de l'*Arcadie* persuadèrent peut-être à Baudoin qu'il ferait mieux de ne pas se mêler de traductions de l'anglais, car son essai suivant date de 1648. Vingt-trois ans avaient endormi ses craintes quand il fit publier sa version de l'*Homme dans la Lune* de Francis Godwin, évêque de l'église anglicane; cet ouvrage, écrit probablement en 1601 et 1603, ne fut publié à Londres qu'en 1638, après la mort du bon prêtre.

Au fond, ce livre n'est qu'une sorte d'*Utopie*, qui décrit un pays merveilleux découvert dans la lune par un aventurier espagnol, Dominique Gonzalès, qui y alla, enlevé par des oies qu'il avait apprivoisées. Ce qu'il y a de fantastique dans un tel récit se mêle aux détails les plus ordinaires et les plus circonstanciels, de façon que la narration soit à fois convaincante et baroque. Nous n'avons guère besoin de dire que l'auteur ne laisse pas passer une si belle occasion de moraliser, et ses réflexions sur les mœurs des Lunaires avaient pour but de faire honte et de servir d'exemple à ses lecteurs terrestres.

Baudoin avoue, dans son « Advis du Traducteur », qu'il s'est servi d'une traduction manuscrite faite par un Écossais, Thomas d'Anan; ce manuscrit, avec le texte anglais, lui avait été communiqué par M. d'Avisson, «médecin, des mieux versés qui soient aujourd'hui dans la connaissance des belles Lettres et surtout de la Philosophie naturelle ». La version de Baudoin est bonne, les erreurs de traduction sont rares, grâce sans doute à ce précieux manuscrit. Il en résulte un volume qui a pu avoir une popularité considérable dans son temps, mais qui nous présente seulement une sorte d'intérêt archéologique. Nous y voyons les idées de la fin du XVI^e siècle et du commencement du XVII^e sur les sciences, idées depuis approuvées ou rejetées par la science moderne; des idées utopiques avec lesquelles

nous sommes bien familiers par maints ouvrages littéraires, par maints discours politiques. Les idées morales ne sont que des lieux communs, mais, pour être souvent redites, n'en ont pas moins de vérité. D'ailleurs, dans *l'Homme dans la Lune*, ces idées se présentent d'une manière nouvelle. Seul avant Godwin, Lucien avait entrepris ce voyage merveilleux et satirique; maintenant Godwin le fait, traînant derrière lui Baudoin, qui, à son tour, traîne à sa suite Cyrano de Bergerac.

En 1657, neuf ans après la publication de la version de Baudoin, Le Bret, fidèle ami de Cyrano, fit publier *l'Histoire comique* de celui-ci : dans sa préface, Le Bret cite notre ouvrage. Il donne les noms de divers auteurs qui ont écrit sur la lune et sur la possibilité qu'elle soit habitée : entre Lucien et le Père Mersenne, il nous parle des « Gansars (oies) qui portèrent l'Espagnole dont le livre parut ici il y a douze ou quinze ans ». Dans le texte même de *l'Histoire comique*, Cyrano nous raconte comment il rencontre à la Cour de la Lune un Espagnol, qui lui demanda pourquoi il s'était servi, pour y arriver, d'une telle machine. Cyrano répond « que c'est à cause qu'il avait emmené les oiseaux sur lesquels j'y pensais aller », et l'Espagnol sourit de cette raillerie.

Ce n'est pas tout. Toutes sortes d'idées exprimées dans les deux ouvrages coïncident de très près : certes, la plupart de ces coïncidences peuvent s'expliquer par identité de sources, mais nous devons admettre que le livre de Godwin, traduit par Baudoin, offrit à Cyrano une sorte de « somme » de ces notions sous une forme agréable. Godwin et Cyrano envisagent le problème de la gravitation de la même façon, mais Cyrano va plus loin dans ses idées sur le système solaire, en disant que le soleil est le centre de l'univers. Sur la taille des Lunaires, leur longévité, sur le climat toujours doux, éternel printemps, de la lune, les deux auteurs sont d'accord. Godwin nous explique qu'en Chine il existe deux langage : celui du peuple et celui des lettrés; Cyrano raconte la même chose des Lunaires, en combinant avec cette assertion une autre idée de Godwin, que les Lunaires parlent un langage musical. De ce langage, que Bergerac attribue seulement aux nobles de la lune (le menu peuple s'exprimant par des gestes et par des mouvements du corps), les deux auteurs nous offrent quelques exemples. Selon tous deux, les habitants de la lune détestent le mensonge et aiment les lettres, l'érudition; ils ne craignent pas la mort et sont remplis de grandes vertus. Pour les relations sexuelles, divergence : Godwin loue leur chasteté orthodoxe, mais Cyrano nous montre un état où l'amour

«libre» est pratiqué et où «tout homme a pouvoir sur toute femme, et une femme tout de même pourrait appeler un homme en justice qui l'avait refusé». Ces idées ne sont que l'expression extérieure de systèmes philosophiques que nous n'avons pas besoin d'analyser, car le lecteur les connaît bien. Cependant, l'identité de tant de notions et les deux citations déjà mentionnées nous permettent de dire que Cyrano a connu l'*Homme dans la Lune*, dans la version de Jean Baudoin.

Voilà trois ouvrages anglais que Baudoin a traduits : Pellisson n'a-t-il pas raison de reconnaître une dette des Français envers ce traducteur? Baudoin offrit aux Français trois ouvrages dont deux, les *essais* et l'*Arcadie*, possédaient une grande valeur; même s'il perdit la concision et la force de Bacon, l'élégance et la richesse de Sidney, il conservait pour la plupart leur pensée. Il n'est pas parfait traducteur, car le souci qu'il a du fond entame sérieusement sa recherche de la forme. Il s'occupe quelquefois des mots et se trompe sur les idées secondaires; sur les idées principales, on peut dire qu'il est compétent. Il offre aux Français les réflexions mûres et expérimentées d'un grand homme d'État, l'idéal chevaleresque et noble d'un Bayard anglais, les notions scientifiques et morales d'un bon prélat.

Donc, le pauvre Baudoin qui, de son propre aveu, ne savait guère l'anglais et qui traduisit les *Essais* sur une version italienne, réussit, néanmoins, à mettre en français des ouvrages représentatifs de la pensée anglaise. Il sut choisir ses modèles et, quoique harassé par des rivaux, poursuivi par la maladie et la misère, il employa son temps à introduire en France de ces idées étrangères par l'assimilation desquelles la littérature française s'est toujours rafraîchie et revivifiée. Comment ne pas avouer une plus grande dette envers ce traducteur qu'envers maint petit poète plus connu, mais d'inspiration stérile, qui n'a rien ajouté à l'héritage si riche de la littérature française?

Note bibliographique.— Sur la vie de Baudoin : Nicéron, *Mém. des Hommes ill.*, t. XII, p. 200 et suivi; Baillet *Jugements*, t. III, p. 126, 127; Paris (P.) *sur deux romans anecdotiques* (*Bull. du Bibliophile*, juin 1852, p. 812 et suiv.); Pellisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*. Paris, Didier, 1858, t. I, p. 238-241; t. II, p. 515-517; Quérard, *Supercherries*, t. I, p. 469-470; Sauzet, *Notice historique sur J. Baudoin, de l'Académie française* (*Ann. De la Soc. d'agriculture du Pays*, 1836, p. 161-174).

Les Essais de Bacon. – Les Essays politiques et moraux de messire François Bacon... Mis en nostre langue par I. Baudoin. Paris, Fr. Julliot, 1619, in-12. (M. Lanson, *Manuel bibl.*, n° 4042, donne la date de 1611; nous n'avons pas pu trouver un exemplaire de cette date : d'ailleurs, le privilège ne fut accordé qu'en 1619.) Cette édition contient trente-huit essais qui, tout en s'écartant de l'ordre des essais dans les éditions anglaises, suivent exactement celui de la version italienne de Mathew. Ainsi que dans l'édition italienne, l'essai «Of Superstition» est omis; celui «Of Faction» apparaît sous le titre «Des Liges, ou des Partis differens»; un essai intitulé «Des Seditions et des Troubles», qui n'avait jamais paru dans une édition anglaise, figure dans les traductions italienne et française et l'on a suggéré que Bacon lui-même l'a donné à Sir Thomas Mathew. Baudoin supprime l'essai «Of Religion». – Reproductions : Paris, Julliot, 1621, in-12; 1622, même édition, titre rafraîchi.

Les Œuvres morales et politiques de messire François Bacon... de la version de I. Baudoin. Paris Rocolet et Targa, 1626, in-8°. Cinquante-huit essais; le titre de l'un («Des delais») manque dans la table; un essai («Des jardins») manque totalement. Ce volume contient aussi la *Sagesse mystérieuse des Anciens*, le *Traicié des couleurs* et l'*Explication morale de quelques paraboles de Salomon*. – Reproduction : Paris, Rocolet et Targa, 1633, in-8°; *ibid.*, 1636, in-8°. Paris, Bourdon et Périer, 1637, in-8°; Paris, Roger, 1639, in-8°.

Saggi morali del Signore Francesco Bacono... Con vn'altro suo Trattato della Sapienza degli Antichi. Tradotti in Italiano. Londres, Bill, 1618, in-12. C'est sur ce texte que Baudoin a travaillé en 1619.

Essays moraux du très-honorable seigneur François Bacon... traduits en françois par le sieur Arthur Georges. Londres, Bill, 1619, in-16. (Je saisis cette occasion pour signaler respectueusement à M. Legouis que l'*Artisan de la Portune*, qu'il cite (*Hist. De la littérature anglaise*, p. 367) n'est pas une traduction des *Essais*, mais d'un traité latin de Bacon intitulé *Faber Fortunae*, traduit en 1640 par Baudoin.)

L'Arcadie de Sidney. – La traduction de Baudoin : t. I. Paris Toussainet du Bray, 1624, in-8°; t. II, *ibid.*, 1624, in-8°; t. III, *ibid.*, 1625, in-8°. – La traduction rivale : t. II. Paris, Robert Foüet, 1625, in-8°; t. III, *ibid.*, 1625, in-8°; t. I, *ibid.*, 1625, in-8°.

NOTES SUR JEAN BAUDOIN

(Nota. La série Y². 11339-11341 de la Bibliothèque nationale consiste dans les premier et troisième tomes de la traduction de Baudoin; le deuxième tome est de la traduction de M^{lle} Chappelain. On trouve la seconde partie de la version de Baudoin à la bibliothèque à la Sainte-Geneviève, portant la cote 8^o Y. 37433. Inv. 6832.) Le texte anglais se consulte facilement dans l'édition suivante : *The Countess of Pembroke's Arcadia*, edited by Albert Feuillerat. Cambridge, university Press, 1912, 2 vol. In-8^o.

L'Homme dans Lune de Godwin. – L'Homme dans la Lune...mis en notre langue par J[ean] B[audoin] [De l'] A [cadémie]. Paris, Piot, 1648, in-8^o. – Reproductions : Paris, Cochart, 1666, in-16, et, d'après Quérard, Rouen, 1655-1656, 2 vol. in-8^o.

Le texte anglais : *The Man in the Moone : or a discourse of a Voyage thither by Domingo Gonzales the Speedy Messenger.* London, Norton, Kirton and Warren, 1638, in-16. Le frontispice de cette édition est reproduit dans les éditions françaises.

Source : *Revue de littérature comparée* (Paris), vol. 6, 1926, p. 673-681.